UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI (UAC)

****

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES (FASHS)

****

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

****

MEMOIRE DE LICENCE

LA NOTION DE LA MORALE DANS ''*LES DEUX SOURCES DE LA MORALE ET DE LA RELIGION*'' DE HENRI BERGSON

Réalisé par :

Gloria ALIKPONTO

Encadré par :

Assane MAHAMANE

Enseignant à l'UAC

Sous la direction de :

EUSTACHE R.K. ADANHOUNME

MC/CAMES/UAC

Année Académique : 2021-2022

A

→Mon père Michel ALIKPONTO

→Ma mère Sébastienne AKOUETE

Remerciements

Au terme de notre travail de recherche qui se veut une modeste contribution à la réflexion sur la question de la notion de la morale, je tiens à exprimer ma gratitude à l'endroit de mon directeur de mémoire le professeur Eustache Roger Koffi ADANHOUNME, Maître de Conférence du CAMES ; et à mon encadreur le professeur Assane MAHAMANE qui, en dépit de leurs multiples occupations ont bien voulu assurer la direction de ce travail; leurs remarques et sages conseils m'ont été d'un grand secours.

Ma vive reconnaissance s'adresse également à la Cheffe du Département de Philosophie, madame Ariane DJOSSOU-SEGLA ainsi qu'à toutes les autorités académiques et le corps administratif pour leur contribution au bon fonctionnement au sein dudit département.

À mes frères et sœurs, ALIKPONTO Sylvain, Thierry, Flora, Edwige sans oublier mon cousin Sénèque SOSSOU ; pour leur soutien indéfectible.

À mes camarades d'amphi, qu'ils trouvent eux aussi mes remerciements les plus distingués pour leur assistance et fraternité au cours de notre formation universitaire. Il s'agit en occurrence de : Eulalie ASSOGBA, Luc ADANDEDJI, Théophile DOHOUMBIDJI, Henriette ASSOBGA, Giscard BABA.

Je tiens à remercier finalement toute personne qui a, de près ou de loin, contribué d'une manière ou d'une autre au succès de ce travail, et spécialement ceux dont les noms ne sont pas mentionnés, mais qui sont présents dans mon esprit et dans mon cœur.

Résumé

Dans son ouvrage *Les deux sources de la morale et de la religion*, Henri BERGSON est revenu sur le problème fondamental de la morale et de la religion bien n'étant pas trop intéressé au début de sa carrière à la question de la morale. Dans sa réflexion, il est parti jusqu'à montrer les deux sources de la morale et de la religion à savoir la pression sociale ou l'obligation et l'aspiration ou l'appel. Soulignons dans un premier temps qu'Henri BERGSON pense que le problème moral par excellence est d'expliquer l'obligation puis il montre le rapport que l'aspiration peut entretenir avec l'obligation. Toutefois, il faut dire que cette perception bergsonienne n'en manque pas d'insuffisance.

Mots clés : Morale—religion—obligation—aspiration.

Summary

In his book The Two Sources of Morality and Religion, Henri BERGSON returned to the fundamental problem of morality and religion although he was not too interested at the start of his career in the question of morality. In his reflection, he went so far as to show the two sources of morality and religion: social pressure or obligation and aspiration or call. Let us first underline that Henri BERGSON thinks that the moral problem par excellence is to explain obligation and then he shows the relationship that aspiration can have with obligation. However, it must be said that this Bergsonian perception is not lacking in insufficiency. Our research attempts to account for the relevance of this work.

Keywords: Morality—religion—obligation—aspiration.

SOMMAIRE

INTRODUCTION 6

Chapitre 1 : **Clarification conceptuelle et Présentation de l'ouvrage *Les deux Sources de la morale et de la religion* d'Henri BERGSON 7**

1-1- Clarification conceptuelle 7

1-2- Présentation de l'ouvrage *Les deux Sources de la morale et de la religion* d'Henri BERGSON 10

Chapitre 2 : Les origines de la morale et de religion chez Henri BERGSON17

2-1- Les sources de la morale 17

2-2- Les types de religions 22

Chapitre 3 : Portée et Limites de la pensée bergsonienne sur la notion de morale 26

3-1- Portée de la pensée de Bergson sur la notion de la morale 26

3-2- Limites de la conception bergsonienne sur la notion de morale. 31

3-3- Limites de la conception bergsonienne de la religion……..……32

CONCLUSION 34

INTRODUCTION

Nous remarquons qu'il existe des concepts généralistes et d'autres particuliers parmi lesquels la morale. Cette dernière est un concept généraliste du fait qu'elle est par définition une théorie de l'action ayant pour but le bien, et soumise à l'impératif du devoir. Elle est également la science de l'ordre idéal de la vie qui énonce un ensemble de règles de conduite considéré comme bonnes de façon absolue. C'est le cas de Henri BERGSON, philosophe français du XX^{ème} siècle (1859-1941) qui aborde cette notion de morale dans son *ouvrage Les deux sources de la morale et de la religion*[1] qui est d'ailleurs son dernier ouvrage paru en 1932.

Bergson dans cet ouvrage fait une distinction de la société close et celle ouverte. De plus, il montre également pourquoi dans la morale, nous devons obéir. Nous obéissons parce qu'il s'agissait maintenant de nos parents, de nos tuteurs, de nos maitres, mais par-delà la société. On s'aperçoit que cette société aux yeux de Bergson apparait comme un immense organisme dont les partis, les organes ont des rapports mutuels soumis à une discipline pour que le tout mâche bien. Mais ceci n'est pas sans limite. Remarquons que l'auteur développe ainsi une sorte de conception originale du mysticisme. C'est dans la perspective de rendre compte de l'idée qu'il a eu à développer sur la notion de la morale dans cet ouvrage que : « La notion de la morale dans ''*Les deux sources de la morale et de la religion''* chez Henri Bergson » fait l'objet de notre recherche.

Il s'agira pour nous de débattre sur la nature et le statut même de la morale sans oublier la perception bergsonienne sur cette notion. Notre objectif c'est de montrer son utilité et ses insuffisances dans la vie en société. Montrer également les différentes formes d'obligation morale et les différentes notions qui l'accompagnent. En nous appuyant sur ces approches de l'auteur face à la notion

[1] Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932), Paris, Ed. Électronique, 2013.

de morale, nous pouvons donc poser le problème de la manière suivante : Quels sont les différents types de la morale chez Henri Bergson ? Que vaut la morale dans la vie sociale selon Henri Bergson ? Quelle appréciation critique pouvons-nous faire de la pensée d'Henri Bergson ?

Afin de répondre à notre problématique, nous avons divisé notre mémoire en trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous avons clarifié les différents concepts tel que la morale et la religion et faire une présentation de l'auteur. Au niveau de la clarification conceptuelle nous aurons à définir les notions comme : la morale, la religion, la société et la politique d'une part et de l'autre présenter la vie et l'œuvre de l'auteur. Le chapitre deux traites des origines morales et de la religion chez Henri Bergson. Nous expliciterons au cours de notre développement les origines morales dans lequel les deux formes de l'obligation morale, la manifestation de la morale de l'individu et les types de la religion chez Henri Bergson. Enfin, le chapitre trois sera consacré aux perceptions et critiques face à la pensée d'Henri Bergson.

Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et Présentation de l'ouvrage *Les deux Sources de la morale et de la religion* d'Henri BERGSON

1-1- Clarification conceptuelle

a- Notion de morale

L'étymologie latine du mot morale nous renseigne qu'il vient de « moralis » ou de « mos morès » qui signifie ''relatif aux mœurs''. Elle est relative à l'esprit et non au corps et à l'idéal, et aux règles éthiques s'appliquant à la conduite. Du point de vue philosophique, la morale est *« presque synonyme d'éthique : théorie philosophique concernant le bien et le mal. Doctrine concernant ce que l'homme doit être (énoncés normatifs)»*[2]. Autrement dit, elle est « *un ensemble de règles de conduite tenues comme universellement et inconditionnellement valable »*[3]. La morale est selon André LALANDE, « *ensemble des règles de conduite admises à une époque ou par un groupe d'hommes ; ensemble des règles de conduites tenues pour inconditionnellement valables ; une théorie raisonnée du bien et du mal »*[4].

Cette notion de morale a été diversement appréciée chez un certain nombre de penseurs. En effet, lorsqu'on parle de la morale, elle s'assimile à cette science qui étudie les normes en matière du bien et du mal. Elle est également conçue comme une «*théorie du bien et du mal, aboutissant à des énoncés nominatifs »*[5]. À cet effet, *« la morale consiste à ce savoir esprit et à ce titre obligé absolument : car noblesse oblige. Il n'y a rien d'autre dans la morale que le sentiment de la dignité »*[6].

Dans ses réflexions, Friedrich NIETZSCHE perçoit la morale comme un système de jugements de valeurs qui est en relation avec les conditions

---

[2] Jacqueline RUSS, *Mémo Référence*, *Dictionnaire de Philosophie*, Paris, Bordas, 2012, p. 182.
[3] *Ibid*., p. 182.
[4] André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2010, pp. 54-55.
[5] Gérard DUROZOI et André ROUSSEL, *Dictionnaire de Philosophie*, Paris, Nathan, 2009, p. 243.
[6] Alain, *Lettre sur Kant*, Paris, Harmattan, 2008, p. 63.

d'existences d'un être : *« Nietzsche a vue l'unité du projet morale et là nommé : amendement des hommes, amélioration. Toute morale veut rendre meilleur »*[7]. Selon la philosophie nietzschéenne, les valeurs morales sont, elles aussi, l'expression de la souffrance et de l'impuissance existentielles. Une des questions fondamentales de Nietzsche porte en effet, sur les valeurs morales. Que valent-elles et quelle est leur source ? Les valeurs morales, le bien et le mal, le juste et l'injustice naissent du ressentiment. Celui qui ne peut créer et s'affirmer positivement, celui dont l'âme est faible, tend à se venger et compenser sa misère existentielle en érigeant en norme le négatif de sa vie. Rancune et rancœur enfanta les valeurs morales. Alors que le maitre crée positivement des valeurs, l'esclave se borne à légitimer sa vie décadente et à valoriser des éléments psychologiques négatifs, telle sa faiblesse. Le manque de force physique et l'incapacité d'agir sont érigés en vertus, en valeurs positives.

Pour Emmanuel KANT, la morale se définit par l'action morale. Elle est en réalité synonyme du devoir. Ainsi, lorsqu'une action est accomplie par devoir, ce mobile ne peut pas se trouver dans l'effet de l'action sur le sujet, car je ne peux avoir pour cet effet que de l'inclination ou l'approuver en tant qu'il sert mes intérêts mais de telles considérations corrompent la valeur morale de l'action. *« Or, si une action accomplie par devoir doit exclure complètement l'influence de l'inclination et avec elle tout objet de la volonté, il ne reste rien pour la volonté qui puisse la déterminer si ce n'est objectivement la loi et subjectivement un pur respect pour cette loi pratique, par la maxime d'obéir à cette loi, même au préjudice de toutes mes inclinations ».*[8]

---

[7] Friedrich NIETZSCHE, *Généalogie de la morale*, Paris, GF-Flammarion, 1996, p. 12.

[8] Emmanuel KANT, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Librairie Générale Française, 1993, p.67.

b-Notion de religion

Etymologiquement, la religion vient du latin « religare » qui veut dire relier ; « religio » énonce l'idée d'un lieu, soit d'obligation à l'égard de certaines pratiques, soit d'union entre les hommes et les dieux ou entre les hommes eux-mêmes. La religion est aussi un système de représentation du monde et de croyances fondé sur la foi, et consolidé par l'accomplissement de rites dans le cadre de rendu compte à une ou plusieurs puissances, souvent célestes. Selon Durkheim, une religion est un système solidaire de croyance et de pratique relative à des choses sacrées, c'est-à-dire séparée, interdite, croyance et pratique qui unissent en une même communauté morale, appelé église, tous ceux qui y adhèrent. Elle est présente dans les sociétés humaines en tant que phénomène qui date des siècles.

L'homme le conçoit comme l'itinéraire par lequel l'on peut passer pour atteindre ses objectifs humains voire son salut. Ceci passe nécessairement par des comportements, habitudes qu'ils mettent en place. Cependant, il faut également souligner que l'homme se donne parfois à la religion oubliant que celle-ci participe à la ruine de la nature humaine. La religion comprend des croyances. Ces dernières sont entre autres le surnaturel, le divin et le sacré. C'est dire que la religion établit une relation supérieure entre les hommes et les êtres surnaturels. De cette définition de la religion, on peut déduire clairement le sens de la religiosité.

La religiosité d'une personne peut traduire l'effet de la sensibilité sur l'attitude religieuse de cette dernière conduisant au développement d'une large religion personnelle. Elle est également l'ensemble des attitudes, comportements et croyances d'une personne face à l'Etre Suprême ou aux divinités. On peut alors dire que la religiosité est l'attitude religieuse et personnelle que développe quelqu'un face aux divinités de sa cité ou de sa communauté. C'est donc du degré de croyances d'une personne qu'il est question. Cette religiosité s'est

manifestée dans l'histoire de l'humanité à travers les âges. Ainsi, dans l'Antiquité, elle variait d'un penseur à un autre. Et c'est ce qu'on peut remarquer chez Socrate. Ce dernier *« admettait les dieux d'Athènes ; il voulait qu'on leur rendit les hommages prescrits par le culte du pays ; qu'on leur offrit des sacrifices, qu'on consultât leurs oracles, qu'on obéit à leur commandements »*.[9] La religiosité peut être donc l'attachement d'une personne aux divinités qui non seulement la caractérisent mais également qui régissent l'existence de la communauté à laquelle cette personne appartient. C'est pourquoi prenant toujours l'exemple de Socrate, nous remarquons que ce dernier a eu le privilège de vérifier ce l'Oracle de Delphes aurait révélé sur ce dernier à l'un de ces disciples. Cela peut sembler être une inutilité, mais en fait ce caractère traduit le sentiment ou du moins l'attachement de Socrate aux divinités de la cité athénienne.

1.2. Présentation de l'ouvrage *Les deux sources de la morale et de la religion* d'Henri Bergson

a- Les grandes articulations de l'ouvrage

Dans *Les deux sources de la morale et de la religion* Henri Bergson nous montre l'itinéraire à emprunter pour atteindre la certitude morale. A travers la lecture de cet ouvrage, ce que l'on peut dire, sans risque de se tromper, c'est qu'il y a une scientificité, ou plutôt une positivité *sui generis* de la méthode bergsonienne. Difficile à circonscrire en tant que telle, on peut néanmoins la situer entre deux pôles. Première hypothèse limite : la méthode bergsonienne devrait sa fécondité aux travaux scientifiques *qu'elle inspire ou influence*. Autrement dit, à défaut de produire elle-même et directement des résultats objectifs, elle tirerait sa positivité de ses *effets scientifiques*.

[9] Louis Francisque LELUT, *Du démon de Socrate*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 188.

Dans ce cas de figure, la question ne serait plus d'opposer, d'un côté, une méthodologie scientifique qui fait usage de symboles, et de l'autre, une méthode métaphysique qui prétend se passer de symboles. Il conviendrait plutôt de *ne pas séparer le moment de l'intuition de celui de l'expression de cette intuition*. Intuition et symbolisation seraient l'envers et l'endroit d'un même processus. Plus l'intuition de la durée, c'est-à-dire de la réalité même, serait profonde, plus la symbolisation de cette intuition serait opératoire et permettrait la maîtrise du réel. Du reste, c'est bien ce que sous-entend Bergson lorsqu'il suggère que dans les grandes découvertes scientifiques, qu'il s'agisse par exemple de l'analyse infinitésimale chez Newton, de la méthode expérimentale chez Claude Bernard, ou encore des intuitions contre nature de la microphysique, c'est toujours un « coup de sonde » jeté dans la durée pure qui préside au renouvellement des algorithmes et des symboles.

De ce point de vue, un nouveau rationalisme de type bachelardien, *où l'intuition et la symbolisation sont inséparables*, sans préséance de l'une sur l'autre, pourrait même valoir comme un aboutissement logique de la méthode intuitive de Bergson. Tout se passerait comme si, d'une part, seule l'*activité créatrice* du scientifique pouvait remplir de part en part la pensée en durée, et donc la délester de ses aspects encore trop formels ou idéalistes, et d'autre part, seule la métaphysique de la durée, accompagnant la science comme son ombre, était à la hauteur pour exprimer toute l'énigme de l'inventivité scientifique.

Premier cas de figure (autre hypothèse limite) : loin d'admettre la coextensive ou la simultanéité foncière de l'intuition et de son expression symbolique, il conviendrait de maintenir à tout prix un écart ou une différence entre les deux. Cet écart entre le mot et la chose attesterait une déficience fondamentale de la symbolisation qui, malgré toutes ses qualités, ne pourrait que *trahir en traduisant*. La poursuite hasardeuse du temps réel, la rencontre disruptive ou la « coïncidence » difficultueuse avec la durée pure, bref

l'intuition mouvante et neuve d'une durée toujours mouvante et imprévisible, à la fois centrifuge et centripète, intériorisant et extériorisant, tout cela ne saurait se dire qu'après coup. L'inexprimable de l'absolu ne viendrait d'ailleurs pas tant ici d'un défaut de langage ou d'un défaut du langage que du caractère proprement inattendu et inanticipable de l'improvisation même de la durée.

Pour ce second cas de figure, remarquons la positivité foncière de la méthode bergsonienne ne serait déjà plus à chercher du côté des effets de la science, c'est-à-dire du côté d'une maîtrise de la Nature, ou en termes bergsoniens, du côté de la « mécanique ». Cette *positivité* serait d'un autre ordre, celui d'une intuition et d'une action mystiques qui, en deçà de la représentation et de la conscience, attesteraient une participation effective à la réalité en train de s'inventer. L'intuition de la durée pure nous introduirait alors, en deçà du monde construit de la science, dans le champ originaire de l'évolution créatrice elle-même, afin de nous révéler notre vocation démiurgique. La Création lui (au philosophe) apparaîtra comme une entreprise de Dieu pour créer des créateurs.

On peut ainsi exhiber, au moins en droit, deux sortes de positivité qui irriguent le discours et la méthode de Bergson, l'une d'essence scientifique ou « mécanique », l'autre d'essence « mystique ». Sous cet angle, le parallélisme entre la mystique et la mécanique que l'on trouve dans le dernier chapitre de son ne fait d'ailleurs que pointer *in fine* ces deux versants de l'intuitionnisme bergsonien. La question de la postérité de l'œuvre bergsonienne : transmission et éducation Sur la question de la transmission de son œuvre, Bergson demeurait très sensible au risque d'une trahison de l'esprit par la lettre. Un simple coup d'œil sur un « extrait » de son testament de 1937 suffi t à voir que le grand homme, qui pourtant était ordinairement un homme mesuré et discret, pouvait être inflexible : Je déclare avoir publié tout ce que je voulais livrer au public. Donc : *J'interdis formellement* la publication de tout manuscrit, ou de toute portion de manuscrit de moi qu'on pourrait trouver dans mes papiers ou ailleurs.

J'interdis la publication de tout cours, de toute conférence qu'on aurait pu prendre en note ou dont j'aurais pris note moi-même. *J'interdis* également la publication de mes lettres, et *je m'oppose à ce qu'on tourne cette interdiction*.

b- Résumé de l'ouvrage

Les deux sources de la morale et de la religion, d'Henri Bergson a connu un grand succès auprès des penseurs qui se sont penchés sur la question de la morale. Pour Henri Bergson, la morale. Cet ouvrage fait partie du livre les plus célèbres de ses écrits, car il explique à quel point la morale peut être un élément fondamental aidant à vivre une vie saine. Ainsi, Bergson se donne pour tâche de faire sortir les sources de la morale ainsi que les éléments constitutifs de cette dernière. Son titre présente une structure en quatre chapitres. Le premier chapitre est consacré à l'obligation morale au cours duquel Bergson fait sortir deux types de morale que sont la morale close et la morale ouverte. Le premier est un système d'habitudes qui règlent notre conduite en fonction des exigences sociales et que l'on rattache à l'obligation morale mais qui procède en réalité de la vie.

Philosophe français, Henri Bergson est né le 18 octobre 1859 et mort à Paris le 4 janvier 1941, à l'âge de 81 ans. Elle paraît se confondre avec sa vie intellectuelle, celle d'un individu assez solitaire qui a effectué un parcours scolaire et universitaire sans faute. Lauréat du concours général de mathématiques en 1877, Bergson préféra s'orienter vers des études littéraires où il obtient l'agrégation de Philosophie en 1881. Sa carrière fut exceptionnelle : professeur au lycée Henri-IV à Paris en 1890, maître de conférences à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 1898, professeur au Collège de France en 1900, membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1901, membre de l'Académie française en 1914 et prix Nobel de littérature en 1927.

On connaît certes quelques anecdotes susceptibles d'émailler la biographie de Bergson, mais elles ne font, en vérité, que confirmer la vocation toute philosophique du grand homme. Il s'agit, à chaque fois, de présenter Bergson comme un esprit original, ne se contentant jamais de reprendre tel quel l'héritage de la philosophie pérenne. Ses œuvres obtenant un succès considérable. Bergson a sans doute eu l'existence dont il rêvait dès l'enfance, ou, en tout cas, dès la classe de philosophie. Une chose est sûre ; pour entrer dans l'intimité de Bergson, dans ce qu'il y a, si l'on peut dire, de plus intime que la vie intime d'un père de famille, il convient surtout de lire ses ouvrages phare. Car ces derniers, patiemment ciselés, sont l'expression la plus juste de ce dialogue secret que leur auteur a tenu avec lui-même.

Une philosophie nouvelle : la découverte de la durée. Le caractère académique du parcours scolaire et universitaire de Bergson ne saurait toutefois nous faire oublier le caractère révolutionnaire de son œuvre. Henri GOUHIER (1898-1994) nous rappelle que « *ce professeur, paisible et de tempérament plutôt conservateur, fut l'inventeur d'une philosophie explosive : celle-ci se présente comme une nouvelle vision du réel, imposant une rupture violente avec les systèmes d'idées et d'images quotidiennes* »[10]. C'est de ce choc d'une redécouverte du réel dont fait déjà état, en 1912, le mathématicien Édouard Le Roy (1870-1954). Ce disciple de la première heure souligne que :

> *« M. Bergson, dans le moindre objet, excelle à donner le sentiment de profondeurs inconnues, de dessous infinis. Jamais nul n'a mieux su remplir le premier office du philosophe, qui est de faire apparaître en toute chose le mystère latent. De la réalité la plus familière, depuis toujours offerte à nos regards, nous voyons tout d'un coup avec lui,*

[10] Henri BERGSON et le Christ des Évangiles, Vrin-Reprise, 1987, « Avant-propos », p. 11.

l'épaisseur concrète, l'inépuisable prolongement et [nous voyons] que nous n'en connaissions que la pellicule superficielle »[11].

Il est vrai que la métaphysique ou l'ontologie de Bergson, qui est une *philosophie de la durée pure*, ouvre bel et bien un champ spéculatif inédit à l'intérieur duquel rien ne peut plus être pensé ou regardé comme avant. De là peut-être ses hésitations, comme il le notera lui-même, à utiliser le terme d'intuition : "Intuition" est d'ailleurs un mot devant lequel nous hésitâmes longtemps.

De là sans doute aussi un certain embarras lors de sa soutenance de thèse en 1889 : il ne pouvait tout de même pas demander aux membres du jury d'expérimenter silencieusement à la fois la mélodie de leur durée interne et la nouveauté éclatante de toute chose : *« Kant Fechner et la psycho-physique étaient à l'ordre du jour […] le jury porta toute son attention sur le premier chapitre pour lequel il me décerna même des éloges, mais ne vit goutte au second. J'étais furieux car le second seul m'importait »*[12]. Que les travaux de Bergson n'aient donc pas convaincu certains biologistes ou certains physiciens, rien de plus naturel si l'on tient compte de la spécificité de la méthode bergsonienne. En revendiquant une précision qui n'est pas de l'ordre de l'exactitude mathématique ou de la preuve scientifique, en s'efforçant de mettre au jour des « lignes de faits », c'est-à-dire des convergences significatives, Bergson semblait livrer une *interprétation* des faits et non leur véritable *explication*. D'où la déception des scientifiques à la recherche de résultats concrets. Dans son compte rendu, Marcel HERUBEL écrit : *« Je ne vois dans le texte bergsonien aucune vertu "créatrice" de recherches nouvelles […] il est moins une synthèse qu'un état d'âme. Aussi, après en avoir tiré tous les*

[11] Henri BERGSON, *Une philosophie nouvelle*, Paris, Alcan, 1932, p. 89.
[12] Charles Du Boss, *Journal*, 22 février 1922, cité dans Œ, p. 1542.

enseignements d'ordre intellectuel, le véritable homme de science reste-t-il gros jean comme devant »[13].

On songe aussi au dialogue de sourds entre Bergson et le physicien André METZ. D'où également la déception des métaphysiciens en quête de certitudes et non de conjectures. Albert Thibaudet évoque en ce sens la réception mitigée de MM : *« Personne ne comprit. On vit l à un mélange déroutant d'expérience précise et de spéculation métaphysique, une juxtaposition singulière de pages à la Ribot et de pages à la Ravaisson»*[14]. Comment mesurer, dans ces conditions, la portée proprement scientifique de la méthode bergsonienne de l'intuition ? De plus, comment une telle méthode, qui ne fait pas l'unanimité des chercheurs, pourrait-elle valoir comme un principe d'unification ou de vivification des savoirs ?

[13] Nous faisons ici allusion aux travaux de Marcel Hérubel paru dans *l'Année biologique* de1910 (p. 532-535) cité par Jean-Louis Vieillard-Baron, *in* « Réflexion sur la réception théorique de *L'Évolution créatrice* », *Archives de philosophie*, Paris, PUF, 2008/2 – t. 71, p. 204.

[14] *Trente ans de vie française. III. Le Bergsonisme*, Nouvelle Revue française, Paris, 8 éd. : 1924, p. 224.

Chapitre 2 : Les origines de la morale et de la religion chez Henri BERGSON

2-1: Les sources de la morale chez Henri BERGSON

a- La pression sociale ou l'obligation

Henri Bergson voir dans un premier temps que le problème moral par excellence est d'expliquer l'obligation. Aux dires de Bergson, remarquons qu'aucun philosophe n'a pas réussi, c'est pourquoi il pense traiter de « l'obligation morale à part et d'abord ». En quoi consiste l'obligation morale chez Henri Bergson et par quel genre de lien l'obligation lie-t-elle aux membres de la société ? « *L'obligation qui nous lie aux autres membres de la société, est un lien de même genre que celui qui unit les unes aux autres, fourmis d'une fourmilière ou les cellules d'un organismes* »[15], avec la différence fondamentale que l'homme est un être intelligent, comme nous le verrons un peu plus loin. Certains parmi les exemples d'obligation présentés par Bergson sont les suivants :

- l'obéissance aux interdits de nos parents et de nos maîtres lorsque nous étions enfants.

-la consigne militaire, qui est un ordre motivé et sans réplique dit bien qu'il faut parce qu'il faut. La première phrase dans son ouvrage nous en parle clairement. Le souvenir du fruit défendu est ce qu'il y a de plus ancien dans la mémoire de chacun de nous, comme dans celle de l'humanité. Nous nous en apercevions si ce souvenir n'était recouvert par d'autres, auxquels nous préférons nous reporter.

---

[15] Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, 1932, Ed. Électronique, 2013, p.84.

Henri Bergson dans son développement sur les différences qu'il établit entre la notion de nécessité, va rattacher l'obligation à d'autres notions comme l'intelligence, le choix, la liberté. L'obligation apparait donc comme la forme même que la nécessité prend dans le domaine de la vie quand elle exige, pour réaliser certaines fins, l'intelligence, le choix et par conséquent, la liberté.

De plus, remarquons aussi que Bergson, de par ses nombreux liens qu'il a effectués dans son ouvrage, nous retenons un qui est une distinction essentielle qui n'est rien d'autres que celle entre les obligations particulières et le tout de l'obligation. Pour Bergson, nous retenons qu'à la surface, au sommet, nous sommes conscients des obligations particulières. Mais si nous creusons au fond, si nous descendons, nous arrivons à « l'obligation en général ». Quelles sont les sources de l'obligation ? Selon Bergson l'obligation ne peut pas découler de la raison, de la spéculation. On ne peut déduire une morale d'une doctrine ; il s'agit aux de Henri Bergson de même thèse essentielle. C'est pour cette raison qu'il montre qu'*« aucune spéculation ne créera une obligation ou rien qui y ressemble ; peu m'importe la beauté de la théorie, je pourrai toujours dire que je ne l'accepte pas ; et même si je l'accepte, je prétendrai rester libre de me conduire à ma guise »*[16].

L'obligation vient de la société, mais en tenant de la différence que Henri Bergson établit dans son ouvrage entre la société close et celle ouverte, remarquons que l'obligation, aux dires de Bergson vient de la société close. A l'intérieur de l'obligation morale se trouve l'exigence sociale. Une bonne moitié de notre morale comprend des devoirs dont le caractère obligatoire s'explique en dernière analyse par la pression de la société de l'individu. Nous constatons dans d'autres endroits dans cet ouvrage et Henri Bergson soutient que l'obligation se rattache aux phénomènes les plus généraux de la vie. Or selon Henri Bergson, le

[16] Henri BERGSON, *Op, Cit*, p.45.

tout de l'obligation est un « instinct virtuel » d'une part et il faut nous reporter sans cesse « *à ce qu'eût été l'obligation si la société humaine avait été instinctive au lieu d'être intelligente* »[17] d'autre part et enfin, nous devons pensons penser à cette société instinctive comme à un penchant de la société intelligente, si l'on ne veut pas s'engager sans fil conducteur dans la recherche des fondements de la morale , la conclusion s'impose : De ce point de vue, l'obligation perd son caractère spécifique. Elle se rattache aux phénomènes les plus généraux de la vie. Entre les deux sources de l'obligation, la société et la vie, laquelle est la source primordiale chez Henri Bergson ? Pour Henri Bergson, c'est la vie, car « le social est au fond du vital ». Tout pour lui se réduit à la biologie, « *au sens très compréhensif du terme* »[18].

b- **L'aspiration ou appel**

A part l'obligation qui est inéluctablement dans la vie des hommes et dont la source primordiale est biologique, Henri Bergson soutient qu'il y a une autre donnée empirique : « Il y a bien autre chose… l'aspiration » de la conscience individuelle. Il constate l'existence d'une morale ouverte. De tout temps ont surgi des hommes exceptionnels en lesquels cette morale-là complète, « qu'on ferait mieux d'appeler absolu » s'incarnait. Quel est rapport que l'aspiration peut entretenir avec l'obligation ? Pour Henri Bergson, l'aspiration prolonge l'obligation primitive et lui emprunte ce qu'elle a d'impératif. Qui a incarné la morale complète ou absolue ? Henri Bergson remarque qu'avant les saints du christianisme, l'humanité avait connu les sages de la Grèce, le prophète d'Israël, les Arachants du bouddhisme et d'autres encore. A travers ces mots, nous retiendrons qu'il y a des représentants de toutes les grandes civilisations. *« Le héros archétype de cette morale ouverte est Socrate (…) qui communique son*

[17] *Ibid*, p.23.
[18] *Ibid*, p.103

élan à ses disciples à un niveau '' supra-intellectuel'', qui est '' aspiration, intuition et émotion'' »[19]. Henri Bergson parle également de « *fondateurs et réformateurs de religions, mystiques et saints, héros obscurs de la vie morale que nous avons pu rencontrer sur notre chemin et qui égalent à nos yeux les plus grands* »[20].

Le problème le plus important concernant la morale ouvert est le suivant : Comment expliquer l'écho qui suscite les grands mystiques, les Héros et les saints, comment expliquer l'influence qu'ils exercent sur tous les hommes ? Enfin, comment les mystiques ont-ils exercés une telle influence sur l'orientation morale de l'humanité ? Selon Henri Bergson, la force que les hommes de bien possèdent sur les autres hommes est psychologique et non rationnelle.

Ce pas une affaire instinctive mais plutôt émotionnelle. Il est donc clair que la spécificité essentielle de la morale ouverte est qu'elle traduit un certain état émotionnel et, par cons2quent, on ne cède plus ici à une pression mais à un attrait. Les héros de la morale, les saints, les grands mystiques communiquent de leur ardeur et entrainent derrière eux, à travers leur exemple, les hommes. Mais n'y a-t-il pas un obstacle pratique dans cette théorie de Bergson ? Pour Bergson, ces objections ne causent d'aucun problème du fait que ce pas seulement la parole d'un grand mystique qui trouve un écho chez tel ou tel entre nous, mais également la parole « de quelqu'un de ses initiateurs ». Pour finir, si la parole, pense-t-il du grand mystique ou d'un de ses initiateurs trouve cet écho chez nous, « n'est-ce pas qu'il peut y avoir en nous un mystique qui sommeille et qui attend seulement une occasion de se réveiller ?». Par conséquent, dans le cas de la morale ouverte, de la morale de l'aspiration, la personne « répond à l'appel

[19] J.L. Vieillard-Baron BERGSON, « *Que sais-je* », Paris, P.U.F, 2ème édition 1993 p.87.
[20] *Ibid*, p.23.

d'une personnalité, qui peut celle d'un révélateur de la vie morale, ou celle d'un de ses initiateurs, ou même dans certaines circonstances, la sienne ».

Par ailleurs, nous pouvons réveiller par la pensée ces grands hommes de bien. Aux yeux de Bergson, l'exemple de ces grands en morale « a fini par entrainer les autres, au moins en imagination ». Tous les hommes sont-ils entrainés par l'exemple de ces personnalités exceptionnelles. De toute évidence non selon Bergson. Ce n'est toujours pas le cas chez l'auteur. Quel rapport les deux espèces de morale entretiennent avec la nature ? Selon Bergson, tandis que la morale close est naturelle, la morale ouverte rompt avec la nature. Mais en réalité, elle ne rompt pas avec le tout de la nature, mais plutôt avec une certaine nature. Bergson à ce niveau prend appui sur la différence qu'a effectuée Spinoza entre Nature naturante et Nature naturée dans son ouvrage *l'Ethique.* C'est à ce propos qu'il écrit qu'*« En allant de la solidarité sociale à la fraternité humaine, nous rompons avec une certaine nature, mais non pas avec toute nature. On pourrait dire, en détournant de sens les expressions spinozistes, que c'est pour revenir à la Nature naturante que nous nous détachons de la Nature naturée »*[21]

Un des points communs entre la morale close et la morale ouverte est que les maximes de la morale ouverte s'interpénètrent : « les maximes de cette seconde morale n'opèrent pas isolément, comme celle de la première ». Bergson a même mentionné d'autres nuances entre la morale close et la morale ouverte. Il faut également souligner que dans l'évolution de sa pensée pour ce qui est des deux espèces de la morale, retenons que pour Bergson, la morale close et la morale ouverte n'ont jamais existé et n'existeront jamais à l'état pur. Il s'agit pour Bergson des idées limites. Il faut donc dire que le passage à la limite en bas est l'obligation pure, tandis qu'en haut est l'obligation. Plus loin, Bergson va

[21] C'est pour souligner ici les travaux d'Henri Bergson dans son ouvrage *Ethique* que nous utilisons cette citation.

montrer que au milieu des espèces de la morale se trouve un élément primordial qui a une possibilité de transition : c'est l'âme qui s'ouvre. Il écrit : « entre l'âme close et l'âme ouverte il y a l'âme qui s'ouvre. Entre l'immobilité de l'homme assis, et le mouvement de même homme qui court, il y a un redressement, l'attitude qu'il prend quand il se lève. Bref, entre le statique et le dynamique, on observe une transition ».

2-2- Les deux types de religions

a- La religion statique

Résumons notre description de la religion, vue sous l'angle d'une stratégie de la vie. La religion (statique) est l'effet de la rencontre entre l'élan vital et ce qui lui fait obstacle, et que Bergson appelle Matière. De cette résistance, nait une forme de la vie. Cette poussée créatrice se fraye une lignée, qui sera celle de l'intelligence. D'une intelligence au service de la vie d'abord. L'intelligence technique ruse avec la nature pour l'adapter à ses besoins. Ce sont des silex taillés, des pointes de flèches, puis des techniques de construction, etc. Mais cette intelligence a produit sans le vouloir, la capacité de former des idées générales. Et l'une d'entre elle, ce sera l'idée de la mort comme d'une fin qui m'attend. Cette intelligence délie ce que la vie lie dans les sociétés animales. La conscience de pouvoir penser d'abord à soi apparaît. Les sociétés auront besoin d'un ordre. Ces obstacles que la vie a posé sur son chemin, elle va devoir les surmonter. De là vont apparaître des images, des fictions puissantes qui ne viennent pas de volonté humaine, des fables qui s'imposent à elles. L'idée de la mort s'amenuise, elle perd de sa réalité face à l'image d'une vie après la mort ; les liens se renforcent autour des rites que la religion institue et sous les principes et commandements qu'elle formule. La religion (statique) apparaît alors comme une création de fictions qui consolent des caractéristiques déprimantes de l'existence humaine. On comprend aussi comme elle a pu et elle

a dû s'ériger en institution élaborant un canon de la foi en opposition aux autres religions et constituant ainsi une identité qui pourra être belliqueuse. Mais la religion se réduit-elle à cette dimension que Bergson appelle statique pour l'opposer à celle dynamique ? Non, notre description du phénomène religieux serait insuffisante si elle s'en tenait là. Quel est le sens de la religion dynamique dans la philosophie de Bergson ?

b-La religion dynamique

La religion dynamique puise aussi à la source de la vie, mais elle n'est pas comme la religion statique réactive, elle n'est pas une réaction (défensive aux effets négatifs pour la vie de l'intelligence), elle est plus active, disons plus créatrice. Cette religion a besoin des hommes, mais pas n'importe lesquels. Il s'agit de ceux qui ont réussi à atteindre l'intuition de la vie en eux. Ce sont des âmes privilégiées. Ces individus (des prophètes, des initiateurs de religion, Jésus fera l'objet d'une attention particulière de l'auteur, des artistes, des philosophes) sont tournés vers une réalité plus profonde dans laquelle ils perçoivent des émotions nouvelles. Il faudra alors décrire les conditions supposées d'une expérience mystique qui donne accès à l'intuition de la poussée créatrice. Tout se passe comme si la vie passait par des hommes, d'exception, pour poursuivre son œuvre imprévisible de création de formes de vie et d'existence.

L'existence des mystiques nous obligent à nous interroger plus en profondeur sur le phénomène religieux et nous conduit à distinguer entre deux religions (close et ouverte, statique / dynamique, religion traditionnelle / mystique des saints, potentiel créateur d'une spiritualité), distinguer entre la communauté religieuse organisée aux de culte, du rituel, de dogmes, d'une hiérarchie institutionnelle et la vie spirituelle, l'esprit créateur. « Nous nous représentons donc la religion comme la cristallisation, opérée par un

refroidissement savant, de ce que le mysticisme vient déposer, brûlant, dans l'âme de l'humanité ». Les mystiques viennent redynamiser les religions (comme Jésus avec le judaïsme), leur présence est un appel, un foyer d'invention qui verra se constituer autour d'elles des cercles d'imitations. Leur existence est suivie d'une vague de propagations. Les mystiques seraient un appel par leur amour et leur joie de vivre. Les mystiques sont ainsi comme des créateurs d'une nouvelle humanité.

Si l'expérience mystique ne constitue pas l'essentiel de la personne dite mystique, elle n'en est pas moins un élément important et digne d'attention. L'expérience mystique pose problème quant à sa valeur de conviction dans la mesure où elle relève d'une expérience hors du commun et donc informulable. Les mystiques auraient fait l'expérience d'états qui les placent hors de l'expérience commune. S'il existe souvent des conditions de l'expérience mystique particulière comme le jeûne, la discipline ou des exercices spirituels, etc. elle ne s'y réduit pas. Les mystiques troublent par la communauté d'expériences dont ils témoignent. Bergson distingue l'hystérique du mystique, le second à le goût de l'action, la faculté de s'adapter aux circonstances, un bon sens supérieur, et la simplicité et humilité. Si l'expérience mystique n'est pas un état morbide il n'en est pas pour autant un état normal. Mais comme on ne peut vérifier cet état on l'assimile à un délire. Le mysticisme est un amour immense, universel. Il est une joie de vie et une activité créatrice. L'extase mystique conduit à cette formule « à travers Dieu, par Dieu, il aime toute l'humanité d'un divin amour ». Mais si l'expérience mystique est singulière et rare, elle n'est pas entièrement inaccessible aux hommes, James dit que quelque chose en lui faisait écho. Le grand mystique réveille ce qui est endormi en nous, c'est un éveilleur d'âme. L'attrait du mystique conduit à son imitation. Et par cet amour infini, il appartient à la société ouverte.

Chapitre 3 : Portée et Limites de la pensée bergsonienne sur la notion de la morale

3-1-Portée de la pensée de Bergson sur la notion de la morale

D'un côté, remarquons qu'une des raisons pour lesquelles Henri Bergson s'est pensé plus tard sur les questions morales et religieux a été le fait que, bien qu'il considère le problème de la durée comme le problème central de la métaphysique, il tient les questions morales et religieux comme quelque chose qui n'est facile à étudier en philosophie car pour lui, la seule difficulté face à laquelle le monde est lié à la morale encore économique que politique. Selon ses dires, aucune résolution à cette problème ne qu'être la reforme morale du monde. De l'autre, Bergson ne conçoit pas la philosophie comme étant un système et par conséquent, il ne veut pas déduire la morale de ce qu'il avait auparavant écrit sur d'autres problèmes. Il s'est penché au début sur les problèmes liés à la durée, la mémoire, la liberté, l'élan vital… Il écrit que : *« La philosophie, telle que je la conçois, ne constitue pas un système ; elle ne permet de résoudre une question nouvelle au moyen des solutions qu'on a déjà données des autres problèmes »*[22].

La philosophie est la matière par laquelle nous déroulons notre conscience afin de l'observer à travers la raison. Or la raison par laquelle nous pouvons l'observer est notre pensée, elle-même établie par les mots, par ce que nous entendons par chaque mot. Le réglage intérieur d'un mot conditionne son emploi général. Nous employons un mot en fonction de ce que nous pensons de lui! Mais si nous utilisons les mots en fonction de ce que nous pensons d'eux, qu'est-ce que nous pouvons appeler la morale exactement ?

[22] Henri BERGSON, *Correspondances*, Paris, Ed électronique, 2002, p.286.

Quand nous prenons en exemple la théorie de l'espace/temps qui nous dit que l'espace est liée au temps. Supposons que nous construisions un système et bien en même temps, parce que ce qui est au-delà spatialement correspond à ce qui est au-delà temporellement, nous construisons l'avenir. C'est-à-dire donc que construire un système serait égal construire un avenir.

Pour montrer aisément cet exemple ci-dessus, reprenons en exemple un homme échoué seul sur une île déserte … « Etant seul avec quelques noix de coco et quelques arbres, il n'a pas besoin de morale. Il peut faire ou ne pas faire. Il n'a que son pouvoir brut. Pourtant notre nature humaine nous impose une morale. Il va donc se mettre à parler aux pierres, aux arbres, et va se mettre à édicter des lois. Il va dire à un arbre : bon je ne vais pas te couper parce que tu es dans les derniers de ta race. Je vais donc t'aider à te reproduire et planter tes graines. Il va ainsi à partir de quelques lois dicter un nouvel ordre général. Il en est de même de notre morale humaine que nous dictons à travers nos gouvernements. En prenons appui sur cet argument, on peut sans risque de nous tromper dire que la morale établit, organise l'avenir. Elle établit donc un ordre a postériori contrairement à la connaissance quelle est à priori morale est la représentation de notre jugement, puisque pour établir un ordre organisant L'avenir, il faut juger que c'est bien.

Cet ordre recherche en fait l'intemporalité puisque le passé appartient à l'avenir. Il n'y a pas une correspondance égalitaire entre le passé et l'avenir mais une transposition intégrante : L'un appartient à l'autre. C'est pour cela que la théorie de l'espace/temps est le centre de la philosophie. Mais quelle la différence peut-on à ce niveau établit entre le jugement c'est-à-dire la morale et la connaissance ? C'est que la connaissance est « a priori » alors que le jugement représente « l'apostériori » c'est-à-dire la chose elle-même. Or comme nous sommes prisonniers du présent tout doit passer par de la connaissance, même notre morale. Donc nous édictons des lois en tant que « connaissance », mais,

ces lois ne représentant plus l'apriori mais l'apostériori. Prenons l'exemple du super héros qui a des pouvoirs a priori. Par contre, ce qu'il fera de ses pouvoirs pour la justice, sera au-delà de ce qu'il est, donc a postériori. Ce que sont les choses en soi ou ce qu'elles pourraient être d'un côté, et « quoi en faire » de l'autre, sont pour nous comme l'huile et l'eau : Elles ne peuvent se mélanger tout en étant obligées de vivre ensembles. Mais pourquoi ce que sont les choses en soi ou ce qu'elles pourraient être d'un côté ? Comparons l'homme simple à un super héros. Supposons que l'homme veuille obtenir un « nouveau pouvoir ». Il veut par exemple avoir le pouvoir de s'informer et de parler à distance avec n'importe qui (ce qui est déjà un grand pouvoir) … Bien… Il va inventer le tél portable pour ce faire. Mais le tél portable, avec toutes ses dernières innovations reste un pouvoir. Cela reste « ce qu'est une chose en soi ». La chose en soi ne dit pas qu'il faut faire la chasse à l'homme ni qu'il ne pas la faire. Tout dépend de l'ordre général que nous instituons. Cet ordre sera à postériori parce que «métaphysique », au-delà de…. Au-delà de : « ce que sont les choses en soi, ou de ce qu'elles pourraient être ».

Et nous nous ne sommes pas fini de faire des conneries avec la science comme de fabriquer des virus mutants. Nous avons besoin de réfléchir à l'ordre général que nous établissons avec la morale. Mais pour autant la morale est pour nous un ordre censé représenter le bien. Etant prisonniers du présent elle devient : « ce sur quoi nous nous sommes entendus pour vivre ensembles » en tant qu'ordre général. Comme nous sommes prisonniers du présent et que nous n'avons pas le choix, la morale prend une forme concrète à travers des règles «dites morales » pour s'insérer à la connaissance. Mais contrairement à la connaissance, nous avons une prétention affective en nous pour leur obéir : Nous les consentons ! Notre morale se divise en trois grands registres que sont : la politique et la loi, les normes et les coutumes.

Pour ce qui de la politique et la loi, il faut dire que c'est parce que nous vivons dans une hiérarchie. C'est comme comparer la morale à une pyramide : La politique est le sommet de la pyramide puisque c'est là que tout se décide par délégation, mais c'est de la morale quand même. Sommet hiérarchique oui, mais faisant quand même partie de la morale. Donc dire : « moraliser la politique » signifie en fait « revenir dans le sens du peuple » puisque la politique fait partie de la morale.

La politique est l'un des trois grands ensembles de la morale. Après le registre de la politique et la loi, nous avons les normes. Il faut dire que nous oublions parfois les normes, nos objets. Nos objets, nous les consentons bien : Ils sont « porteurs » de morale. Nous les acceptons bien dans notre vie. Si nous tolérons de produire n'importe quoi en achetant n'importe quoi tout en ravageant la planète, c'est bien de la morale. Si nous normalisons les prises électriques pour que tous les appareils s'y branchent : C'est pour le bien, pour établir un ordre, et donc de la morale. Et si nous règlementons nos mots pour nous parler c'est bien de la morale. Nous l'avons simplement oublié parce que nous avons oublié que le mot « morale » renvoie à un concept général.

Enfin il y a les coutumes relations et promesses personnelles, les entendus tacites, les coutumes locales, le tout tenant sur notre propre parole ou en une organisation de l'ordre du privé. Mais cela tient tant qu'il n'y a pas d'abus et que la loi n'y soit pas tombée dessus. « Fais une mauvaise action et la liberté que tu avais de ne pas la faire sera remplacée par une loi ». La morale recouvre donc tout et prévoit tout. En réalité cette partie de la morale n'est que « la loi » établissant différents registres de l'ordre du privé. La pratique religieuse par exemple entre dans ce cadre pour les pays ayant séparé l'église et l'état. Cela revient à dire que dans la laïcité, la religion c'est privé. Pratique privée mais encadrée dans la république. Nous avons vu que la liberté pouvait se comparer à un champ clôturé. Nous pouvons y faire ce que nous voulons, le partager aussi

comme nous partageons la paroisse ou les associations libres… Mais à condition que nous ne nous en servions pas pour trahir les autres : C'est le sens des coutumes et de ce qui est tacite.

Nous pouvons comparer la morale à l'ensemble des promesses que nous nous faisons communautairement. Ces promesses sont permanentes et leur application est aussi permanente dans les faits. La morale fait bien partie de la pensée verticale commandant et dirigeant notre vie. Par exemple si quelqu'un dit : « Je vais te livrer le journal tous les matins » C'est une promesse privée, personnelle, ne semble pas faire partie de la morale courante. Mais il est admis communautairement que « trahir c'est mal ».

Cette promesse privée est morale par sa limite établie communautairement. L'Ethique et la morale, qu'est-ce qu'on peut dire ? Si nous disons que « cette pomme est bonne ». J'attache le bien à la pomme, mais en tant que « relativité restreinte ». La chose « bonne » porte le bien en elle mais sans jugement sur les applications générales. Nous pouvons comparer notre sens de la chose particulière et celui de notre sens général à « la prise directe face à la vie » et la prise de recul offrant une vue générale et permettant d'y voir clair. Ainsi la pomme est bonne qui est d'ailleurs un point de vue particulier mais se goinfrer de pommes fera mal au ventre et donc, c'est mal de se goinfrer de pommes même si une pomme est bonne. Nous passons donc de la vision particulière à celle générale.

La morale est le concept général de notre entendu sur le bien, c'est-à-dire sur l'ensemble des choses bonnes ou mauvaises existant à la surface de la terre au sens restreint. Une chose peut être « mauvaise » au sens restreint et être bonne au sens général. Si nous disons par exemple « l'éthique de la médecine » Il s'agit de relier la médecine depuis son point de vue restreint à son sens général au sujet du bien. « L'éthique doit partir de la pratique concrète, tout en allant vers l'ordre général. Par exemple : « En quoi la médecine doit rester une

chose « bien » tout en faisant ce qu'elle fait. On peut sans risque d'être trop exagérer dire que l'éthique est ainsi un transport moral de la chose particulière vers la chose générale. Pourquoi le dis-je ? Parce que certains n'ont pas fait leur travail ».

Enfin, Pour nous les humains tout doit passer par la morale. La morale recouvre tout notre pouvoir brut. Mais pourquoi ? A cause de l'amour. Ce n'est que par amour que nous pouvons consentir. Toutes nos règles sont du consentement ! Et le consentement vient de l'amour humain, de la réticence à trahir aussi… Mais la réticence à trahir vient de l'amour d'abord. Si elle venait de la peur de l'autre, ce ne serait pas de la morale mais de l'esclavage.

3-2- Limites de la conception bergsonienne de la morale

A ce niveau, nous aurons à développer la théorie de l'anthropocentrisme qui n'est rien d'autres qu'une conception du monde qui fait de l'homme un élément central de toute la créature humaine et prend également l'homme comme la seule entité ayant une valeur en soi. C'est en ceci que la philosophie de Kant développée dans son célères ouvrages Les fondements de la métaphysique des mœurs est d'une grande importance. De la question « Que dois-je faire », Kant dira que l'homme doit être traité comme une fin et non un moyen. Aux dires de l'auteur, on comprend aisément que la personne morale est l'être humain en tant qu'il est porteur de la loi morale et par conséquent digne de respect. D'où la maxime : « *Agis en sorte que tu traites l'humanité aussi dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais comme un moyen* ». Mais qu'en est-il d'Emile Durkheim ?

Ici, nous avons examiné la théorie morale de Durkheim sous l'angle du lien qu'il s'établit entre l'ordre social et de l'autonomie personnelle. En effet, il nous propose trois arguments. Le premier argument nous démontre pourquoi une société fonctionnellement différenciée et pluraliste est structurellement

contrainte d'assurer la liberté individuelle dans la coordination des différents droits et devoirs et ensuite des conditions fondamentales de l'autonomie personnelle. Retenons que pour l'auteur, les éléments constitutifs d'une morale individualiste, la conscience du devoir, la capacité de réflexion… sont transmis grâce à des processus qui suscitent l'esprit de discipline en faveur des régularités de conduite. En ce qui concerne le second argument, l'équivoque imprègne également la conception de la morale de Durkheim. Conçu comme une classification empirique des règles existantes, il la transforme en une hiérarchie normative contraignante des droits et devoirs sociaux.

Le relevé scientifique d'une phénoménologie de la morale ne permet toutefois de tirer des conclusions que sur la portée empirique de règles morales concrètes, pas sur leur validité éthique, si l'on ne veut pas commettre une inadmissible confusion entre être et devoir- être. Enfin, dans le cadre de cette conception de la morale, l'autonomie de l'individu se réduit à la compréhension rationnelle de la nécessité sociale des règles morales. Mais qu'est-ce qu'on dire des questions morales et celles sociales ? En face des questions morales et celles de la société, il faut dire que peu d'auteurs surtout les sociologues en accordent d'importance dans leur système de pensée.

Au moment où l'un voir qu'il a cohésion entre la morale et de la société, d'autres en pense le contraire. Il existait pour Durkheim un écart entre les faits sociaux. Pour maintenir cet écart, il fait une distinction entre les règles : les règles morales et les règles techniques. Ce qui lui à permit de dégager la première caractéristique de la morale : l'obligation. Pour auteur, celui qui enfreint des règles en vigueur s'expose toujours à des conséquences fâcheuses, la nature de ces conséquences diffère d'un type de règles à l'autre. Contrevenir à des règles techniques entraine des conséquences négatives de manière immédiate et mécanique. De plus, Durkheim précise aussi cette relation entre ces deux éléments caractéristiques en se référant au sacré qui, pour lui, possède

un caractère dualiste comparable. D'une part, le sacré inspire aux croyant la crainte, du moins le respect et de l'autre côté, il est un objet de désir ; qui l'attire, et dont il recherche le contact. Ces parallèles entre morale et religion ne sont pour Durkheim seulement le produit d'une analogie superficielle, mais plutôt l'expression d'une plus profonde similarité.

3-3 Limite de la conception bergsonienne de la religion

Contrairement aux éléments caractéristiques de la religion sociale par exemple, il y a le rite, l'émotion et la simple croyance : la religion rationnelle. Entre la religion statique et la religion rationnelle, il y a donc une différence essentielle, et non simplement une différence de degré. La première constitue une réaction de la nature humaine face à l'organisation sociale, où le rite, l'émotion et la croyance ont pour fonction d'intégrer l'individu au groupe. L'accent est mis sur la volonté de Dieu, qu'il faut implorer pour assurer sa conservation. La religion statique est intrinsèquement limitée, n'ayant pas confronté ses idées à d'autres religions en vue d'atteindre une plus grande universalité. De son côté, la religion rationnelle est une réaction plus ample et consciente de l'homme devant le mystère de l'univers. C'est une religion intérieure, tournée vers l'amour de l'humanité, et centrée davantage sur la bonté illimitée de Dieu. On peut donc dire que cette forme idéale de religion, libérée de croyances erronées, constitue le paradigme qui orientera le reste de l'analyse.

Mais quel sens y a-t-il à employer le mot « rationnel » pour qualifier ce genre de religion, qui semble plus concernée par des intuitions extraordinaires que par des jugements réfléchis? Si la religion sociale est infra-rationnelle et baigne dans le mythe, la religion achevée semble supra-rationnelle, tournée vers la saisie mystique de l'universel.

Ainsi, la religion rationnelle présente un système de croyances ordonnées, un cadre général relativement unifié, ayant pour but de guider l'existence.

Néanmoins, cette systématisation des croyances n'est pas complète, car elle n'est pas le fruit de la pure raison et de l'expérience ordinaire. C'est pourquoi Whitehead considère que la religion rationnelle pourrait, en droit, survenir indépendamment de ses formes sociales et mythiques. Jadis, les théologiens insistaient sur la source originale de leur doctrine, comme si la révélation sur laquelle elle se basait n'était pas une modification d'anciennes conceptions. Tout se passe comme si l'expérience extraordinaire pouvait saisir instantanément des vérités éternelles sur la nature des choses. Or, les études historiques ont montré que la religion rationnelle n'est pas apparue ex nihilo. Elle serait plutôt une transformation graduelle de croyances et de rites antérieurs. Cela montre que, en fait, la religion rationnelle émergea progressivement lorsqu'elle entra en contact avec des idées plus générales et de nouvelles intuitions morales. Autrement dit, la religion sociale et la religion rationnelle sont logiquement distinctes, mais bien qu'elles soient historiquement interdépendantes.

CONCLUSION

Au terme de notre analyse, nous pouvons retenir que la question liée à morale est d'une importance particulière en ce sens qu'elle pose à l'homme des exigences pour orienter sa vie. Le constat grandit dans la mesure où vivre sans la morale est impossible pour un être humain aspirant faire de sa vie une priorité sociale. Elle est présente dans tous les domaines et qui guide positivement notre quotidien, nos vivres ensembles. Cette impossibilité s'observe du fait que c'est la nature qui nous prédispose à la moralité, tant par sensibilité que par la raison. La morale établit, organise, l'avenir. Elle établit donc un ordre a postériori contrairement à la connaissance qui elle est à priori. La morale est la représentation de notre jugement, puisque pour établir un ordre organisant L'avenir : Il faut juger que c'est bien. Retenons que l'injonction morale se manifeste également comme une voix intérieure.

En reprenant la question morale, Henri Bergson, dans son investigation, dans le dessein de connaitre les origines morales, voir qu'il existe deux sources de la morale notamment « la pression sociale ou l'obligation » et « l'aspiration ou appel ». Bergson va montrer que c'est l'obligation qui nous lie aux autres membres de la société et par conséquent, est un lien de même genre que celui qui unit les unes aux autres les fourmis d'une fourmilière. Toutefois, à part l'obligation qui est inéluctablement dans la vie des hommes et dont la source primordiale est biologique, Henri Bergson va plus loin. Il voir qu'il y a une autre donnée empirique : l'aspiration de la conscience individuelle. Il constate l'existence d'une morale ouverte.

De tout temps, nous dira-t-il, ont surgi des hommes exceptionnels en lesquels cette morale-là complète, « qu'on ferait mieux d'appeler absolu » s'incarnait. De plus, après avoir analysé les sources de la morales, Henri Bergson s'est aussi penché à démontrer les types de religion que sont la religion statique et dynamique. La première est ce que Bergson appelle Matière. Matière

ici, c'est l'effet de la rencontre entre l'élan vital et ce qui lui fait obstacle. Le second puisse aussi sa source de la vie, mais elle n'est pas comme la première, elle n'est pas une réaction mais elle est plus active, disons plus créatrice. Celle-ci pour Bergson a besoin des hommes, mais pas n'importe lesquels. Le mérite ce cette réflexion pour nous c'est d'avoir montré non seulement l'importance de la morale dans la vie sociale mais aussi les contours possibles pour accéder à une morale plus parfaite.

Cependant, cette n'est pas sans ambigüité. Même si, comme le pense certain, la prédisposition à la moralité est indissociable de la nature humaine, cela ne veut pas dire nécessairement que nous vivons en accord avec la nature. Nous pouvons l'étouffer ou délaisser. Il semble alors possible d'agir parfois de manière immorale, mais en dépit d'une existence qui serait sans cesse immorale.

Références Bibliographiques

- Alain, *Lettre sur Kant*, Harmattan, Paris, 2008.
- Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Garnier Flammarion, Paris, 2002.
- BERGSON Henri, Correspondances, Paris, 2002, p.286.
- BERGSON Henri, Energie spirituelle, Payot, Paris, 2012.
- BERGSON Henri, *Essai sur les données immédiates sur la conscience*, GF Flammarion, Paris, 2013.
- BERGSON Henri, *Evolution créatrice*, PUF, Paris, 2013.
- BERGSON Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932) Edition électronique (ePub, PDF) v.: 1, 0 : Les échos du Maquis, avril 2013.
- BERGSON Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion*, P.U.F., Paris, 1987.
- BERGSON Henri, *Matière et morale*, GF Flammarion, Paris, 2012.
- BERGSON J.L. Vieillard-Baron, « Que sais-je », Paris, P.U.F, 2ème édition 1993 p.87.
- CHAPOUTHIER Georges, *Kant et le chimpanzé –Essai sur l'être humain, la morale et l'art*, Belin, 2009.
- CHARLES-ERIC de Saint Germain, *La morale, le sujet, la connaissance*, Ellipses, 2012.
- D'Alembert, *Elément de Philosophie*, Fayard, Paris, 2006.
- DURKHEIM Emile, *Le suicide*, 3éd, Paris, PUF, 1970.
- DURKHEIM Emile, *La science sociale et l'action*, édité et préfacé par J.C.Filloux, Paris, PUF, 1970,
- DUROZOI Gérard et ROUSSEL André, *Dictionnaire de Philosophie*, Nathan, Paris, 2009.

Table des matières

Dédicace 1
Remerciements 2
Résumé 3
Sommaire 4
INTRODUCTION 5
Chapitre 1 : Clarification conceptuelle et Présentation de l'ouvrage Les deux Sources de la morale et de la religion d'Henri BERGSON 7
1-1- Clarification conceptuelle 7
a-Notion de morale 7
b-Notion de religion 9
1-2- Présentation de l'ouvrage Les deux Sources de la morale et *de la religion* d'Henri BERGSON 10
a-Les grandes articulations de l'ouvrage 10
b-Résumé de l'ouvrage 13
Chapitre 2 : Les origines de la morale et de religion chez Henri BERGSON.17
2-1- Les sources de la morale 17
a- La pression sociale ou l'obligation 17
b-L' aspiration ou l'appel 19
2-2- Les types de religions 22
a-La religion statique 22

b-La religion dynamique 23

Chapitre 3 : Portée et Limites de la pensée bergsonienne sur la notion de morale 25

3-1- Portée de la pensée de Bergson sur la notion de la morale 25

3-2- Limites de la conception bergsonienne de la morale. 30

3-3- Limites de la conception bergsonienne de la religion...……..32

CONCLUSION 34

Références Bibliographiques 36

Table des matières 37